

C'est également un Sulpicien, M. l'abbé Quiblier, ex-supérieur des Sulpiciens de Montréal, qui a établi, dans l'un des quartiers les plus populeux de Londres, une belle église de service par une communauté de prêtres français de l'ordre des Pères Maristes.

Dans la lettre de notre correspondant de Londres, il est dit aussi qu'après la construction de l'église de Notre-Dame de France, que les Pères Maristes ont entrepris de construire dans le quartier de Leicester square, les catholiques auront, "trois églises spéciales : une pour les Allemands, une pour les Italiens, une pour les Français, dans la capitale de l'anglicanisme."

La personne qui nous écrit craint que le lecteur n'en puisse conclure, malgré ce qui précède dans la lettre, que les Français n'ont pas d'autre église à Londres, et elle nous prie d'ajouter qu'outre Notre-Dame de France, ils ont : 1o la chapelle de King street, qui peut maintenant contenir 600 personnes : 2o le nombreux clergé français de l'église Sainte-Anne, Spitalfields ; 3o parmi le clergé anglais, des prêtres parlant français, dans le plus grand nombre des 35 à 40 chapelles ou églises catholiques disséminées de Londres.

A l'exclusion de tout autre sujet, nous extrayons quelques passages de la dernière brochure de M. P.-J. Proudhon.—"*La fédération et l'unité en Italie.*"

"Ainsi, Empire ou République, organisée pour la guerre ou pour la paix, dans aucun cas la France, intervenant en Italie contre la prépondérance de la maison d'Autriche, ne pouvait admettre que ses protégés de la veille devinssent ses rivaux du lendemain. C'est là une chose si simple, que je ne comprends pas comment la presse française, soi-disant démocratique, se refuse obstinément à le comprendre, et que malgré moi, j'en conçois l'idée la plus fâcheuse de son patriotisme et de l'indépendance de son jugement. On nous chante sur tous les tons que les Italiens sont pour nous des frères ; que leurs intérêts, leurs idées sont les nôtres ; que leur révolution, c'est notre révolution, et cent autres niaiseries qui prouvent à quel degré d'imbécillité est tombée la démocratie française, si tant est qu'il ne faille pas plutôt y voir la preuve de la défection de ses représentants. Des faiseurs d'amplification croient avoir tout dit quand ils

ont parlé des *racés latines* ! Ignorent-ils ou feignent-ils d'ignorer que les Etats les plus antagoniques sont justement les Etats limitrophes, et les nations les moins faites pour s'unir celles qui se ressemblent le plus ? En politique, nos ennemis sont nos *voisins* : cet axiôme est aussi sûr que pas un de Machiavel. En 1845, l'Autriche a étonné le monde par son ingratitude envers la Russie, sa bienfaitrice : c'est que l'Autriche, pour les trois quarts de sa population, est, comme la Russie, un empire slave, et que si ces deux grands Etats ont des intérêts semblables, précisément pour cela ils sont contraires. Fallait-il nous donner à nous-mêmes le régal de l'ingratitude italienne ? Certes, elle n'a pas attendu, pour se produire, que l'unité fût formée. Elle éclate tous les jours, depuis quatre ans, dans les imprécations des tribuns, dans les articles des journaux, et jusque dans les protestations d'amour et de reconnaissance adressées par le Parlement de Turin à Napoléon III.

"Non, encore une fois, Napoléon III ne peut consentir à la formation d'une Italie unitaire ; et plus il se laissera diriger par des vues de paix et de progrès, moins il le voudra. Il en a déjà trop fait, et pour sa propre gloire, et pour le repos de l'Italie elle-même. Napoléon Ier prit la couronne de fer ; mais il distribua à ses sœurs, à son beau-frère, la Toscane, Naples : il ne voulut pas, même à son profit personnel, d'Italie unitaire. Comment des écrivains qui se disent démocrates, mais qui n'ont renoncé ni à la manie des armes, ni à la gloire des batailles, ni aux conquêtes ; qui ne cessent de rêver pour la France la suprématie ou tout au moins la prépondérance du globe ; qui poussent le Gouvernement à la conquête du Mexique, plutôt que de l'engager à s'en retirer ; qui eussent voulu intervenir dans la guerre civile des Etats-Unis ; qui réclament la Belgique et la ligne du Rhin ; comment, dis-je, ces soi-disant démocrates se trouvent-ils si radoucis à l'égard de la puissance italique ? Comment, dès qu'il s'agit du nouveau royaume, sont-ils si bon marché de leurs appétences, et se montrent-ils plus unitaires que le roi de Piémont lui-même ?...

"Reste la question de la Papauté.

"On s'attend bien que je ne vais pas prendre en main la défense du Saint-Siège, et me faire le compagnon d'armes de MM. Lainoricière et